

La nature comme symbole et sujet du Romantisme et la grande famine de 1315-22

La vision romantique de la nation, comme nous le savons, privilège l'histoire locale et rejette l'histoire universelle comme base du contact social, qui à son tour, est une métaphorisation moderne de l'ancienne idée de la civilisation comme un système universel d'ordre social basé sur l'exploitation d'une classe par une autre. En Occident, ceci assume, comme nous l'avons vu dans la légende de Romulus et Remus, la forme d'une opposition urbaine-rurale (la classe exploitée devient l'Autre-parmi-nous). Étant mis au point par les Allemands au 18^e et au début du 19^e siècle comme argument s'opposant à l'idée du contrat social incarné particulièrement par les Français (la puissance européenne dominante depuis la fin du Moyen Âge et donc ayant un certain poids dans le développement de la culture politique dans la région), il n'est pas surprenant que le romantisme comme théorie sociale ait privilégié les conditions allemandes, voir, leur lien à la nature (ce qu'était devenu stéréotype de l'identité allemande).

Depuis des siècles, même depuis le temps de l'Empire romain (la défaite des trois légions de Varus dans la Forêt-Noire aux mains des Goths en 9 AD a cimenté pour toujours dans l'imaginaire romain et donc occidental l'image des Allemands sauvages), les Français et les Italiens avaient associé les «Germaniques» (les peuples parlant des langues et dialectes du proto-Allemand) à la forêt, leurs mœurs aux forces primordiales et aux rythmes naturels. Ils étaient vus comme des vrais sauvages, *selvaggi*, habitants du bois, *selva* en latin, et donc au-delà de l'ordre universel créé par la machine civilisatrice de la culture classique. Sans doute cette renommée était due à leur localisation aux frontières de l'Empire romain. Leurs tentatives, menées pendant des siècles, de se «romaniser» (voir leçon et PPT sur le temps et l'espace) ont sans doute été prises comme signe de leur faiblesse innée. Ces tentatives en fait émergeaient d'un désavantage, leur incapacité de définir une confédération politique de longue durée, qui, comme toute association qui dérive d'un système clanique-totémique, ne peut dépasser l'étendu des conventions linguistiques et religieuses en place, car celles-ci servent de véhicules pour diffuser les

connaissances nécessaires pour le fonctionnement d'un tel système, qui est relativement complexe, car il a comme but définir des ensembles dont les composants sont en rapport de complémentarité. En contraste, le système étatique romain se basait sur des bases idéologiques simples (la citoyenneté, en particulier), dont les qualités abstraites permettaient une transmission relativement facile à tous les peuples de l'Empire. Ce système était beaucoup plus simple dans ses grandes lignes, car, à différence de la complémentarité «horizontale» et donc égalitaire totémique, il avait comme but la création d'une solidarité mécanique durkheimienne qui reposait sur un fait simple et universellement reconnu dans le monde antique, la domination et l'asservissement (p.e., on pense aux scandales locaux déclenchés par l'érection de temples dédiés à Jupiter un peu partout sur le territoire de l'Empire, car ces temples n'avaient qu'une seule fonction, de servir comme lieux où les conquies pouvaient assermenter publiquement leur acceptation du système politico-juridique de Rome; ils ne devaient ni comprendre ni assimiler le système romain pour y participer).

Démonisés pendant des siècles par les inventeurs et les meilleurs représentants de l'idée de la vie civilisée (les Italiens et puis les Français), il n'est pas donc surprenant que les Allemands étaient à la recherche d'un critère qui leur était propre. En fait, à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle, ils ont simplement inversé les associations négatives attachées au stéréotype de peuple «sauvage» et les ont faits l'éloge (nous connaissons telles tentatives sous le nom du mouvement romantique). Ils ont donc choisi d'actualiser et de mettre en scène ce stéréotype du sauvage, s'inventant donc une histoire fictive d'être les descendants de barbares hyperpuissants qui, dans la vision de l'époque, avaient été les uniques à dompter l'Empire romain mythifié. Désireux d'épater les autres Européens, mais de façon qu'ils puissent aussi les snober, ils ont valorisé ce symbolisme de leur barbarie de façon positive, s'identifiant avec la force primordiale de la sauvagerie d'antan pour expliquer (et légitimer) leurs poussés impérialistes du mi-19^e siècle (qui ont abouti, il ne faut pas l'oublier, en la défaite des Français à Sedan en 1870; pour l'époque, une victoire quasiment inconcevable, selon les autres membres de la communauté européenne, qui étaient habitués depuis des siècles à voir les Français comme quasi indomptables sur le plan militaire, surtout comparé aux «barbares» allemands).

La poussée allemande de rémétaphoriser la nature était partiellement motivée par l'échec de leur organisation politique qui pourtant leur avait bien servi depuis des siècles. Les Allemands avaient développé, depuis le Moyen Âge, l'organisation politique la plus complexe des Européens, une forme de confédération souple, mais fragile (le Saint-Empire romain), et c'est précisément cette avance sur leurs voisins qui les avaient bloqués quand ils se lançaient tardivement (comparés aux Français et surtout comparés aux Anglais) dans le projet de centraliser le pouvoir. Après quasi 10 siècles, cette organisation devenue traditionnelle avait atteint ses limites d'efficacité. Depuis le 16^e siècle et certainement au 19^e, cette organisation était devenue incapable de forger une union suffisamment forte pour affronter le pouvoir croissant de la France et de l'Angleterre, un pouvoir dérivant en partie de la puissance du symbole du roi (ou de l'empereur Bonaparte après la révolution) comme incarnation de la citoyenneté, qui, ne l'oublions pas, est la machinerie idéologique qui fait fonctionner le pouvoir étatique.

Les Allemands avaient donc besoin de ce nouveau symbolisme unificateur, qui les aurait permis de redéfinir l'unité politique en la déplaçant de la nature à la culture, à une qualité invisible (dans le sens qu'on devait la définir, car aucun des critères standards de l'époque – nombre de victoires, l'étendue et la richesse des colonies, etc. – ne favorisait les Allemands) censée être propre aux peuples germaniques. Avec un nouveau symbolisme pour représenter la communauté, ils espéraient effacer la fragmentation politique et culturelle qui les avait caractérisés jusqu'à présent.

Mais cette interprétation positive de la force primordiale de la nature censée incarner l'esprit du peuple allemand, qui servait des fins politiques précises, c.-à-d., l'unification politique des peuples allemands vivant sous des régimes politiques différents, n'était devenue possible uniquement qu'au 19^e siècle, car, avant, dominait une autre image de la nature parmi les Européens. Il n'était pas facile de valoriser la nature ainsi et de politiser sa puissance symbolique pour des fins politiques. La nature, pour la majorité des Européens jusqu'au 18^e siècle, représentait une force négative, pas positive, même pour les Allemands. La majorité de la population, de souche paysanne, avait vécu sous des

conditions précaires depuis la chute de l'Empire romain, mais il y a un événement en particulier qui a signalé pour toujours l'idée européenne négative de la nature, la famine de 1315-1322 (selon la localité; à certains endroits, les choses allaient mieux vers 1320).

À différence de la peste de 1348 (le premier épisode européen de cette maladie), qui a tué un tiers de la population européenne durant une période de trois ans, cette famine, qui a seulement tué de 5 à 10% de la population sur une période de cinq ans (approximativement), a eu un plus grand impact symbolique. À différence de la peste, elle représentait l'échec de l'intervention humaine sur la nature et surtout l'échec de l'idée ancienne de la civilisation comme force motrice pour l'imaginaire utopique (qu'exploitait pleinement l'Église catholique, qui prétendait incarner ce rêve). La peste, en contraste, était vue comme un phénomène surnaturel, car les Européens n'avaient aucune théorie qui liait l'infection et la maladie à la nature comme telle. Même si les deux phénomènes étaient vus comme une punition divine, on ne pouvait identifier avec précision une activité qu'aurait été responsable d'avoir déclenchée l'ire de Dieu en 1348.

Par contre, la famine de 1315 est arrivée à un moment précis et particulier du développement européen. Le 13^e siècle était marqué par une vraie reprise économique après quasi cinq siècles de torpeur et d'anarchie en partie causées par la chute de l'empire suivi par le chaos engendré par les invasions barbares du 8^e et 9^e siècle. Au cours du 13^e siècle, la population s'est doublée, de nouvelles terres vierges ont été défrichées pour être intégrées dans un système économique et mercantile redevenu vraiment international. Les premiers pas vers le capitalisme dans les régions de Flandre, Milan-Florence, et le bassin de Paris avaient créé de nouveaux surplus, qui, eux, avaient stimulé l'échange international. Une telle richesse et une telle complexité économique ne s'étaient pas affirmées depuis l'époque de l'Empire romain. Non seulement, mais les chroniques parlent d'hivers doux et des étés prolongés, ce qui avait mené à des récoltes exceptionnelles.

(À vrai dire, il y a une autre théorie de la crise de 1315 qui suggère que l'ancien régime du 13^e était pourri et sur le point d'exploser. Selon cette vision, la prospérité du siècle précédent aurait caché plusieurs problèmes structurels sur le point de surgir. En particulier, le défrichage des nouvelles terres qui aurait

mené à une augmentation de population avait simplement rétabli un équilibre malthusien à un autre niveau. Le défrichage de nouvelles terres vierges aurait eu des récoltes extraordinaires, mais la pression de la nouvelle population aurait rapidement poussé les personnes à surexploiter ces terres et de ne pas les laisser reposer pour quelques années avant de les réutiliser plutôt que défricher de nouvelles terres. Les récoltes ont donc baissé de façon dramatique après quelques décennies, la terre épuisée. Entretemps, cette nouvelle richesse temporaire avait déclenché le processus de libéralisation de l'économie et poussé les autorités à s'engager dans de nouveaux projets politiques exigeant un niveau de taxation beaucoup plus haut. De plus, entre choisir de défricher de nouvelles terres et de subdiviser les terres productives, les paysans les divisaient, produisant ainsi des lots trop petits pour être cultivés de façon efficace. Pour les petits artisans et commerçants urbains, les prix n'augmentaient pas suffisamment pour le permettre une reprise, car ils étaient bloqués par le concept du prix juste. Bref, la population, selon cette vision, a suivi un taux d'augmentation malthusien, une sorte de rebondi après les dépressions des siècles précédents, qui a éclipsé les capacités productives vraies de l'économie, qui en fait augmentaient à un rythme beaucoup plus lent que l'augmentation de la population. La famine, toujours selon cette vision, n'était que la goutte qui a fait verser le vase).

La famine a plusieurs causes que ne sont pas entièrement compris même aujourd'hui. Nous savons qu'il a eu un ensemble de désastres naturels, surtout un excès de pluie durant le printemps et l'été commençant en 1315, suivis d'hivers extrêmement froids. Mais les conditions naturelles défavorables ont été aggravées par le nouveau système économique qui émergeait suite à la richesse du 13e siècle (ou, au moins, la richesse concentrée en certains secteurs, surtout parmi les bourgeois). Cette richesse sectorielle, dont la source était l'augmentation de l'échange commercial menant à l'accumulation du capital, avait favorisé la politique de centralisation voulue par les rois qui, depuis le 9e siècle, avaient été en lutte avec les barons-seigneurs de la guerre qui avaient saisi le pouvoir dans les vides créés par les invasions barbares.

La richesse bourgeoise avait fourni de taxes supplémentaires aux rois, le permettant d'avoir des armées plus larges et donc d'agir de façon efficace contre les barons ruraux semi-indépendants. Pire, telle concentration de pouvoir et de richesse a permis aux rois de se lancer en guerres d'expansion pour agrandir leurs territoires et donc leur base fiscale. En fait, il s'agissait d'un cercle vicieux, car souvent les rois se lançaient dans des aventures militaires par crainte de leurs voisins devenus également riches. Bref, le 13e siècle était partout en Europe occidentale une période de guerres de petite échelle mais

néanmoins incessantes. Une fois lancée et confirmée de façon positive, cette politique de centralisation en fait obligeait les rois à continuellement augmenter les taxes, car ils devaient alimenter leurs armées. À fur et à mesure que les rois remplaçaient les anciens seigneurs de la guerre avec leurs propres barons, ils permettaient aux barons d'augmenter les taxes, qui ne devaient plus suffire simplement pour maintenir le seigneur local, mais aussi le roi en besoin d'argent.

Par inadvertance, cette centralisation a également favorisé la consolidation de la nouvelle bourgeoisie financière qu'émergeait de la classe de commerçants riches. Ces bourgeois étaient disposés à financer les aventures militaires des rois assoiffés d'argent pour augmenter leur autonomie d'agir dans les villes, qui n'étaient pas encore vues comme une base de pouvoir politique pour la majorité des régimes européens. Les rois acceptaient des emprunts sachant qu'ils ne seraient jamais obligés à repayer la dette. De leur part, les bourgeois acceptaient tels risques, car les rois endettés, pour que les bourgeois continuent à les financer, concédaient aux bourgeois une liberté d'action quasi totale en certains secteurs, dont la gestion du système des rentes viagères et le monopole de l'extraction de taxes dans la campagne libre, c'est-à-dire la campagne composée de paysans libres pas sous le contrôle féodal des barons dépendants du roi. Bref, vers la fin du 13^e siècle, nous avons tous les éléments en place pour une crise financière d'une taille sans précédent, car, à différence du système de l'Empire romain, les rois n'avaient pas les mêmes possibilités de trouver de nouvelles sources de financement au-delà de leurs frontières, ou, autrement dit, c'était justement cette tentative de trouver telles sources qui a créé de la pression sur quasi tous les secteurs de la société médiévale.

Autrement dit, la richesse du 13^e siècle avait créé un cercle vicieux poussant les autorités à exercer plus de pressions financières sur les classes inférieures. Ceci non seulement empirait les effets de la famine déclenchée par un changement climatique, mais a également conditionné la réponse des autorités devant une situation devenue tragique et potentiellement déstabilisatrice du nouveau pouvoir central. Non seulement les rois, les seigneurs et les bourgeois se voyaient-ils menacés par l'incapacité des paysans de payer les taxes et les rentes (en d'autres mots, l'intervention de secours n'était pas uniquement

motivée par la pitié pour la souffrance des paysans et des petits artisans urbains), mais leurs possibilités d'intervenir étaient limitées par le cercle vicieux qui liait la politique et la finance et qui était émergé au 13^e siècle. Leur crédit à l'étranger et parmi les bourgeois financiers (et donc leur capacité d'augmenter leurs revenus) était limité par la nécessité d'alimenter leurs armées et leurs administrations gonflées. Autrement dit, ils avaient déjà dépensé leur revenu même avant de le toucher, laissant peu d'argent pour aider les gens. Pire. Les autorités devaient aussi affronter les transformations sociales dramatiques et les révoltes paysannes alimentées par la frustration. La transformation plus radicale était la migration massive vers les villes de la part des paysans affamés, chassés de leurs terres par la faim et par la pression fiscale impossible. Ceci n'était pas, il est vrai, un problème politique propre aux autorités centrales, car les villes étaient généralement autonomes et gérées par des conseils de bourgeois, mais l'empirement des conditions urbaines et l'affaiblissement du système d'échange international paralysaient la capacité des bourgeois de payer leurs taxes aux rois.

Deux, les révoltes menaçaient d'éclater partout, détournant les ressources militaires déjà engagées pour la guerre à l'étranger. Pour financer les œuvres de secours, qui incluaient des tentatives d'acheter le grain d'autres pays moins touchés par la famine, les autorités étaient obligées de trouver d'autres sources de revenus, surtout par une augmentation de rentes viagères, déplaçant ainsi les dettes vers un futur incertain. (Les rentes viagères étaient une forme de bons de trésors de l'époque, où on cédait des rentes à vie à ceux qui achetaient tels contrats). Ils se sont aussi endettés avec les bourgeois financiers, menant éventuellement à une crise financière vers la fin de siècle, les poussant à rentrer dans leur pays d'origine, surtout les Italiens, déclenchant ainsi la Renaissance.

Le tout a été aggravé par les technologies de l'époque qui, dans le meilleur des cas, permettaient une accumulation d'un surplus qui assurait la survie seulement pour six mois au plus. Le rapport entre semence et récolte n'était que 1 à 3 ou dans certains cas extraordinaires, de 1 à 6, c'est-à-dire que les paysans devaient retenir un tiers de la récolte pour semer l'année suivante. Les paysans avaient donc besoin des surplus assez larges seulement pour survivre, pour se reproduire. La première réponse à la famine était de

consommer (ou, dans certains cas d'intervention gouvernementale, de confisquer) cette réserve stratégique censée servir de semence, empirant ainsi les conditions. Les personnes ne savaient pas, au début de la famine, que les conditions climatiques terribles de 1315 se seraient prolongées pour 5 à 7 ans, selon la localité. Cette décision, donc, a eu des conséquences imprévues fatales, surtout pour l'Europe de l'Est, qui n'était pas touché par la famine.

Il y a un autre facteur qui a été touché par la famine: pendant des siècles, les rois avaient imposé des contrôles de prix et d'intérêt comme moyen de stabiliser les déséquilibres économiques qui secouaient continuellement la société médiévale. Ceci avait mené, en fin de compte, au développement du concept du prix juste (une idée répandue qui était utilisée, parmi d'autres moyens, pour justifier l'oppression des Juifs qui étaient souvent des prêteurs à gages), créant un appareil politico-symbolique avec lequel les personnes s'identifiaient, car c'était leur unique moyen de résister les pressions toujours croissantes d'augmenter les taxes et les prix à fur et à mesure que le capitalisme transformait le paysage économique. Bref, ce lien à la moralité et donc à la religion a engendré de la résistance de la part de la paysannerie, qui se sentaient moralement offensée par les augmentations continues demandées par les rois et par les barons.

En d'autres mots, les personnes avaient lié une représentation de l'économie à une idée de moralité chrétienne. Cette représentation était la première à sauter, comme on peut l'imaginer, face à la pression économique créée par la famine. Les prix, selon la localité, ont augmenté de deux à dix fois dans un laps de quelques années. L'idée que les prix et les taux d'intérêt pouvaient donc répondre aux exigences du marché, généralement défavorable aux paysans et aux petits artisans, a donc été liée au déséquilibre naturel de la famine par l'entremise de la moralité chrétienne; bref, la libéralisation capitaliste des conditions du marché qui brisaient les liens de l'ancien régime s'est liée, dans un sens, à cette image de la nature en déséquilibre. Non seulement la nature comme telle représentait la fragilité de l'ancien régime, mais aussi les craintes attachées au nouveau système émergent.

Bref, la famine a créé une crise non seulement économique, comme on peut s'attendre, mais aussi une crise politique-financière et symbolique qui a éventuellement mené aux conditions qui ont mis fin au régime médiéval. La nature comme telle est devenue un appareil symbolique polysémique qui représentait non seulement le faible équilibre de la vie humaine suivant la famine, mais aussi une représentation de tout ce qui était négatif du nouveau système capitaliste. N'oublions pas que la nature comme symbole n'était pas complètement négative, car à fur et à mesure qu'empiraient les conditions de vie se déclenchaient un processus de nostalgie pour l'idée classique de l'ordre universel et, par projection, pour la nature «parfaite» telle qu'elle avait été conçue par l'ancien régime. Nous le voyons dans les écrits bucoliques du 16^e et du 17^e siècle, dans le pastoralisme artistique du 17^e et 18^e, et dans l'idéalisation de la nature dans la philosophie (surtout représenté par Rousseau et dans un sens par Voltaire et Descartes, qui, s'ils ne hasardaient pas à faire des éloges à la nature, condamnaient la logique idéologique de la vie sociale, renforçant cette nostalgie du passé attaché la nature). Le fait est que la nature comme symbole de la perfection soit divine soit humaine avait des références ambiguës dues à la famine.

Dans ce contexte, il fallait attendre la révolution industrielle pour que les conditions changent suffisamment pour permettre la remétaphorisation de la nature. La croissance de la capacité industrielle, c'est vrai, a mené à des changements négatifs pour les petits fermiers chassés de leurs terres par des politiques les obligeant de devenir un prolétariat urbain, a mené à un appauvrissement des conditions de vie dans les villes, et a mené à une polarisation sociale toujours croissante, mais ceci devait attendre la fin du siècle. Au début, la promesse d'une société enfin isolée des déséquilibres naturels portait de l'espoir et a permis la resymbolisation de la nature de façon positive, permettant aux idéologues allemands de valoriser ce qui avait été, pendant des siècles, le symbole de leur statut barbare. Ce n'est qu'avec la reprise économique liée au capitalisme *urbain* que la nature devient de nouveau un symbole puissant.

L'embourgeoisement de la société occidentale qui a été déclenchée par la Grande Famine a eu un autre effet. Avec la marchandisation des rapports humains, à fur et à mesure que

les bourgeois triomphent, ils légitiment le mythe de leur ascension, de l'individu totalement responsable de son propre succès, utilisant ses propres moyens psychiques et intellectuels. La perfection devient réalisable, selon ce mythe. Pire, les conditions dans lesquelles vit la majorité, grâce à l'embourgeoisement, sont tellement horribles que l'image de l'humain change de façon profonde: dorénavant, les personnes semblent accepter que l'humain par sa nature soit fragile et fragilisé, que l'humain est naturellement endommagé et contaminé par les rapports du marché. (Ce qui lance aussi la recherche parmi les «sauvages» de l'humain primordial et intouché par le capitalisme – Rousseau, etc.). Cette nouvelle forme de normalisation établit une nouvelle forme de comptabilité sociale, que chaque personne est inévitablement névrotique, et endommagé par son contact avec la ville, où se déroulent la majorité des rapports dominés par le capitalisme). Les œuvres de Marx et Freud sont impensables sans cette révolution psychique. Ceci est rapidement incorporé dans la nouvelle gouvernance de l'époque, ce qui justifie l'interventionnisme de l'État, la seule entité avec la force morale pour résister au marché et donc métaphoriquement transformé en entité «parfaite» en comparaison. Cette nouvelle comptabilité devient la base des théories politiques socialistes et communistes pour les prochains 150 ans. (C'est ironique que ce soit l'embourgeoisement de la dimension sociale, peu à peu dominée et transformée par les bourgeois victorieux en champ d'action dominé par leur culture d'agir, de construire, de comptabiliser, de marchandiser, qui est la base pour lutte épique entre l'Occident capitaliste et l'Orient qui a dominé le 20^e siècle).

Enfin, nous ne devons pas oublier qu'il n'a aucune raison comme telle que la révolution romantique n'a pas touché plusieurs pays dont les conditions politiques ressemblaient à celles de l'Allemagne de 1750 à 1800 (par exemple, l'Italie). Pourtant, le romantisme n'a jamais eu un impact significatif dans aucun pays européen, sauf dans l'est au 20^e siècle, où les conditions politiques étaient depuis longtemps assujetties aux dynamiques de l'Ouest (par exemple, la réféodalisation de l'est était en grande partie due à la demande occidentale pour le grain; cette demande soutenue par l'industrialisation de l'ouest facilitait le projet politique d'asservir la paysannerie et de la transformer en esclave). Il est difficile de faire l'histoire et l'analyse de ce qui n'a pas eu lieu, mais il est possible

que les délires romantiques de la nature n'aient pas eu un aussi grand impact, car elles n'ont pas pu dépasser et de vaincre la peur fondamentale européenne de la nature, surtout que ce mépris, comme j'ai dit, était alimenté par le lien qu'avait été établi dès le 14^e siècle entre la nature et la libéralisation capitaliste des sociétés occidentales.